

LES MODELES NORD-AMERICAINS DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE  
A L'EPREUVE D'UN CONTEXTE EUROPEEN.

Le cas des relations entre Suisses romands et Suisses alémaniques

Tania OGAY<sup>1</sup>

Université de Genève, FPSE  
Maître-assistante, docteure en Sciences de l'Education

Manuscrit proposé pour les Actes «Jeunes Chercheurs»  
VIIe congrès de l'ARIC, juin 1999

## Introduction

Communiquer, entrer en relation avec une personne aux références culturelles autres, est un acte qui fait de plus en plus partie de notre quotidien. En conséquence, les interrogations sur la communication interculturelle se font toujours plus nombreuses: la communication est un art difficile déjà pour des personnes qui se connaissent de façon intime (que l'on pense seulement à la communication au sein d'un couple !), alors comment communiquer, échanger des significations communes, lorsqu'on ne partage pas les mêmes valeurs, les mêmes implicites culturels ?

Dans les pays anglo-saxons et principalement aux Etats-Unis, l'étude de la communication interculturelle s'est imposée depuis plusieurs décennies comme une discipline à part entière des sciences de la communication, et l'on ne compte plus les travaux qui cherchent à définir les conditions de la communication interculturelle «efficace» ainsi que les méthodes de formation pouvant les favoriser. Ces travaux étant encore très peu connus dans les pays francophones (à l'exception du Québec qui bénéficie d'une situation privilégiée de pont entre ces deux cultures linguistiques et scientifiques), l'objectif principal de la recherche (Ogay, sous presse) présentée dans cet article était de conduire une réflexion théorique sur les modèles nord-américains de la communication interculturelle, en les mettant à l'épreuve d'un contexte interculturel particulier, différent de ceux dans lesquels ces théories ont été élaborées : le contexte des relations entre Suisses romands et alémaniques.

---

<sup>1</sup> 9, rte de Drize, 1227 Carouge, Suisse. Tania.Ogay@pse.unige.ch

## **La communication interculturelle, une discipline académique aux Etats-Unis peu considérée dans les pays francophones**

Pour beaucoup de chercheurs francophones, la communication interculturelle «à l'américaine» se réduit à un champ pratique de formation des adultes, destiné aux hommes et femmes d'affaires soucieux d'être efficaces dans leurs négociations commerciales dans un monde globalisé et où il faudrait donc de plus en plus faire du commerce avec des personnes de cultures «exotiques». Ainsi pour Winkin (1987), la communication interculturelle est-elle une «discipline semi-académique, semi-pratique (...): conceptualisation maigre mais exemples nombreux, prêts à se transformer en conseils pour une audience tournée vers la vie économique et administrative» (p.5). D'ailleurs, la plupart des chercheurs francophones qui utilisent le terme de «communication interculturelle» (Abdallah-Pretceille & Camilleri, 1994; Abdallah-Pretceille & Porcher, 1996; 1999; Camilleri, 1989; Ladmiral & Lipiansky, 1989; Porcher, 1994) ne font aucune référence à la littérature anglophone sur l'*intercultural communication*, à l'exception toutefois de quelques références à celui qui est considéré comme le père de la communication interculturelle, l'anthropologue E.T Hall (1978; 1979; 1984).

Pourtant, même si de nombreuses critiques peuvent effectivement être faites à la communication interculturelle – comme il est normal pour tout domaine de recherche récent (il en va d'ailleurs de même pour la psychologie des contacts de cultures) – la communication interculturelle ne se résume pas, et de loin, à la seule formation des *managers*. De même que les approches interculturelles telles qu'elles se pratiquent dans les pays francophones ne se réduisent pas à la seule «éducation interculturelle». En fait, beaucoup des sujets de recherche qui ont occupé les chercheurs anglophones depuis des décennies se retrouvent de plus en plus dans les questionnements que l'on rencontre actuellement chez les chercheurs francophones. Après des années d'ignorance mutuelle et de pratiques de recherche très différentes, des signes d'une évolution prometteuse apparaissent: d'une part les chercheurs francophones – dont l'intérêt s'était avant tout porté sur l'étude des liens entre l'individu et la société (typiquement le migrant et la société d'accueil) – semblent accorder de plus en plus d'attention à l'interaction interpersonnelle et à la dimension psychologique, et d'autre part les chercheurs anglophones de la communication interculturelle – qui s'étaient concentrés sur l'interaction interindividuelle dans une approche psychologique, centrée sur l'individu – semblent donner plus d'importance au contexte socio-politique dans lequel se déroule l'interaction.

Il serait trop long de retracer ici l'histoire du champ de la communication interculturelle et de ses différents courants de recherche (voir Ogay, sous presse). Schématiquement, on en distinguera quatre:

- l'étude de la diversité culturelle dans le comportement de communication, avec des recherches souvent comparatives (voir par exemple Gudykunst, Ting-Toomey & Nishida, 1996);
- l'étude du processus de l'adaptation interculturelle, vécue par des personnes «immergées» dans une culture inconnue pour un temps limité (hommes et femmes d'affaires, diplomates, étudiants internationaux, etc.). Ces travaux – avec notamment le concept de «choc culturel» (Furnham & Bochner, 1986; Grove & Torbiörn, 1985) – peuvent être rapprochés des travaux sur l'acculturation des personnes en situation de migration (Berry, 1999);
- l'étude de la compétence interculturelle ou, plus précisément, de la compétence de communication interpersonnelle en contexte interculturel (avec notamment Chen & Starosta, 1996; Imahori & Lanigan, 1989; Kealey, 1989; Koester & Olebe, 1988; Martin, 1989; Ruben & Kealey, 1979; Spitzberg, 1994);
- l'étude de la dynamique de la communication interculturelle, en vue de définir des modèles théoriques capables de saisir le rôle des différents éléments qui interviennent dans cette dynamique complexe (Gallois, Giles, Jones, Cargile & Ota, 1995; Gudykunst, 1995; Ting-Toomey, 1993).

C'est de ce dernier courant que sont issues les deux théories qui ont particulièrement été examinées dans la recherche, notamment parce qu'elles présentent l'intérêt d'articuler les dimensions interculturelles, intergroupes et interpersonnelles (qui sont ailleurs généralement traitées de façon séparée), mais également parce qu'elles accordent une place importante à la représentation que les interactants se font de la situation d'interaction, plus ou moins interpersonnelle ou interculturelle:

### **La théorie de la Gestion de l'anxiété et de l'incertitude (*Anxiety / Uncertainty Management Theory, AUM*)**

Après avoir longtemps considéré la communication interculturelle comme un cas à part de la communication interpersonnelle et nécessitant des théories particulières, Gudykunst a ensuite fondamentalement revu sa position (Gudykunst, 1991) et cherché à élaborer une théorie de la communication interpersonnelle qui intègre les dimensions intergroupe et interculturelle. C'est ainsi que sa théorie AUM (1993; 1995) place au centre de la dynamique de la communication la gestion par l'individu de l'incertitude et de l'anxiété

générées par le degré plus ou moins important d'«étrangeté» (*strangeness*) perçue dans la communication. D'après ce modèle, la communication «efficace» a lieu lorsque l'anxiété et l'incertitude ressenties se situent entre les seuils maximaux et minimaux que l'individu peut tolérer. Avec ce niveau optimal d'anxiété et d'incertitude (ni trop, ni trop peu), l'individu peut alors porter attention au processus de la communication (concept de *mindfulness*). Ce faisant, Gudykunst étend à la communication interculturelle une théorie de la communication interpersonnelle: la théorie de la réduction de l'incertitude (*uncertainty reduction theory*) de Berger et Calabrese (1975). Il intègre également dans sa théorie AUM nombre de connaissances produites par les trois précédents courants de la recherche sur la communication interculturelle, produisant un modèle particulièrement complexe<sup>2</sup>, mais dont on peut résumer les éléments fondamentaux par le schéma suivant:

#### FIGURE 1 A INSERER ICI

Figure 1 : Théorie de la Gestion de l'anxiété et de l'incertitude (Gudykunst, 1995)

#### **La Théorie de l'Accommodation de la Communication (*Communication Accommodation Theory, CAT*)**

Contrairement à la plupart des théories de la communication interculturelle et notamment à la théorie AUM, la Théorie de l'Accommodation de la Communication (Gallois et al., 1995; Shepard, Giles & Le Poire, in press) réserve une place de choix à la dimension linguistique, qui est à l'origine même de la théorie. Même si la CAT a connu de nombreuses évolutions depuis sa fondation par Giles (1973) et qu'elle est devenue «un modèle interdisciplinaire des processus relationnels et identitaires dans l'interaction communicative<sup>3</sup>» (Coupland & Jaworski, 1997, p. 242), au centre de la théorie se trouvent toujours les comportements langagiers dans l'interaction. En effet, la façon avec laquelle on utilise le langage dans l'interaction (la langue, le dialecte, l'accent, etc.) est un marqueur privilégié de l'identité sociale et culturelle et le comportement langagier reflète les enjeux psycho-sociaux de l'interaction tels qu'ils sont perçus par les interactants. La thèse centrale de la CAT est que les individus utilisent le langage (avec des stratégies de convergence, de divergence ou de maintien de son style langagier par rapport à celui du

---

<sup>2</sup> La théorie AUM compte 47 «axiomes», et même 47 autres supplémentaires pour rendre compte de la variabilité culturelle !

partenaire de l'interaction) pour réaliser le niveau de distance sociale qu'ils souhaitent avoir avec leurs partenaires d'interaction (se rapprocher de l'autre ou s'en distancier). En effet, l'objectif de la communication n'est pas uniquement la transmission du sens mais également le maintien ou le développement de l'identité personnelle, dont l'identité sociale est un aspect fondamental comme l'avait démontré la Théorie de l'Identité Sociale de Tajfel (1978). La CAT fait ainsi explicitement le lien entre la situation immédiate de communication interpersonnelle et le contexte sociohistorique des relations entre les groupes sociaux. Même si la CAT a été principalement développée à partir de l'étude des relations entre groupes linguistiques et culturels et qu'elle est ainsi bien implantée dans la communication interculturelle, elle explore de plus en plus d'autres dimensions de différenciation entre groupes sociaux comme notamment la communication intergénérationnelle (Williams, Giles, Coupland, Dalby & Manasse, 1990).

La Théorie de l'Accommodation de la Communication se veut non seulement explicative du processus de la communication, mais également prédictive. 17 propositions ont été formulées (Gallois et al., 1995) afin de prédire le déroulement de la communication entre deux individus en fonction des nombreux facteurs définis par la théorie et que l'on peut représenter par le schéma suivant:

FIGURE 2 A INSERER ICI

Figure 2 : Théorie de l'Accommodation de la communication dans les contextes interculturels. (Gallois et al., 1995).

## **La recherche auprès de jeunes Romands participant à un programme d'échange en Suisse alémanique**

Le contexte choisi pour cette mise à l'épreuve des modèles de la communication interculturelle a été celui de la Suisse et plus particulièrement des relations entre les deux régions linguistiques les plus importantes du point de vue du nombre d'habitants, la Suisse alémanique (dont la langue officielle est l'allemand et où vivent 71,6% de la population) et la Suisse romande (dont la langue officielle est le français et où vivent

---

<sup>3</sup> Ma traduction.

23,2% de la population). Curieusement, il existe peu d'études portant sur le pluriculturalisme helvétique, alors que la Suisse est fréquemment citée (et se présente volontiers) comme un modèle de gestion du plurilinguisme et du pluriculturalisme: par exemple, Ellul (1993) considère la Suisse comme «la seule véritable société pluriculturelle qui ait réussi» (p. 497), mais ce genre d'affirmations est rarement étayé par des recherches empiriques et en reste généralement au niveau des stéréotypes bienveillants. Pourtant, la question des différences culturelles entre Romands et Alémaniques tient une place importante dans le discours public en Suisse et aboutit régulièrement à des psychodrames au soir des votations fédérales, où ces différences deviennent souvent patentes et font naître une certaine inquiétude quant à la poursuite de la vie en commun au sein de la maison helvétique.

C'est donc en suivant de jeunes Romands participant à un programme d'échange en Suisse alémanique que la communication interculturelle a été étudiée. La récolte des données a eu lieu en 1996, d'une part dans le cadre d'un programme d'échange entre apprentis<sup>4</sup> (5 apprentis participant à l'échange + 6 n'ayant pas voulu y participer) et d'autre part dans le cadre d'un programme d'échange pour collégiens<sup>5</sup> (20 collégiens, dont 8 suivis de façon approfondie). Les données ont été récoltées grâce à des entretiens semi-directifs ainsi que par questionnaires, et ceci avant, pendant et après l'échange (une première fois un mois après la fin de l'échange, une deuxième fois dix-huit mois plus tard).

La question de recherche avec laquelle avait été commencée la recherche se référait au troisième courant de la communication interculturelle: celui portant sur la compétence interculturelle. L'objectif du dispositif de recherche mis en place était ainsi d'observer le développement de la compétence interculturelle de jeunes Romands grâce à un séjour d'échange en Suisse alémanique. Mais la recherche pilote réalisée en 1995 eut tôt fait de montrer les faiblesses de l'approche basée sur la compétence interculturelle: tout d'abord il y a un problème de définition du concept de «compétence» et des éléments qui la constituent, ce qui bien sûr rend une évaluation de la compétence très problématique. Mais surtout, l'interrogation sur la compétence interculturelle relève d'un biais personnaliste fréquent dans la psychologie occidentale: en se centrant sur l'individu et ses différentes compétences, on surestime le rôle d'un seul des acteurs de la communication (acteur qui serait «en soi» compétent ou incompétent, auquel cas il suffirait de le former) et on oublie le rôle des partenaires de l'interaction (qui sont eux-

---

<sup>4</sup> L'apprentissage est un système de formation professionnelle duale (entreprise + école professionnelle) très courant en Suisse.

<sup>5</sup> Ou gymnasiens, ce qui correspond au secondaire post-obligatoire.

mêmes plus ou moins compétents) ainsi que du contexte de l'interaction et des enjeux divers que ce contexte représente pour les acteurs.

C'est donc le quatrième courant de la communication interculturelle, avec ses modèles qui tentent de saisir la dynamique de la communication interculturelle, qui a finalement fourni le cadre théorique de la recherche. L'objectif de la recherche n'était ainsi plus de mesurer l'effet d'un échange sur la compétence interculturelle des répondants (ce qui correspondait à un paradigme de recherche positiviste classique), mais bien de chercher à saisir la dynamique de la communication interculturelle construite lors du séjour de ces jeunes Romands en Suisse alémanique. Pour cela, les données ont été analysées avec une démarche qualitative. Huit études de cas approfondies ont été réalisées dans l'objectif de retracer les parcours individuels dans cette expérience de l'échange, en mettant en valeur les différentes façon d'aborder et de construire l'interaction interculturelle. Dans un deuxième temps a été examiné le rôle joué dans cette dynamique par les représentations et attitudes envers les endogroupes et exogroupes ainsi que par certaines dimensions de personnalité, principalement l'estime de soi (Rosenberg, 1965) et le *locus of control* (Duttweiler, 1984; Rotter, 1966).

Accompagner ces jeunes Romands pendant tout ce processus de découverte de l'Autre a été l'occasion de mesurer la complexité de la communication interculturelle, ou mieux, de la dynamique interculturelle. Paradigmes de recherche et méthodologie ont subi d'importantes remises en question pendant la recherche, mais surtout la confrontation des modèles théoriques de la communication interculturelle avec les études de cas a mis en lumière la centralité de la question de la conception de la différence culturelle, objet de nombreuses contradictions dans le discours des répondants comme dans le discours social en général ainsi que dans le discours scientifique. En effet, la différence est tantôt perçue comme un enrichissement et donc valorisée, tantôt comme une menace pour l'unité et minimisée, si ce n'est niée. Ainsi, au centre de la dynamique interculturelle se trouve une question sur laquelle les travaux sur la communication interculturelle passent comme chat sur braise: la gestion du paradoxe entre la diversité et l'unité.

## **La conception de la différence, au coeur de la dynamique interculturelle**

Le contexte des relations entre Romands et Alémaniques, dans lequel les différences culturelles sont loin d'être évidentes et peuvent donc être aisément niées, a montré au travers de cette recherche qu'il est avant tout fondamental de chercher à comprendre comme les répondants se représentent l'interaction, notamment s'ils la conçoivent ou non

comme mettant en jeu leurs identités culturelles. C'est seulement à la lumière de cette compréhension que les observations que l'on peut faire du comportement des interactants prennent un sens. En effet, reconnaître l'Autre comme différent, concevoir son altérité, s'interroger sur sa vision du monde et ses références culturelles, ou au contraire, le considérer comme semblable à soi, définit l'interaction et la possibilité de la découverte de l'Autre. La conception de la différence culturelle est ainsi apparue comme étant au coeur de la dynamique interculturelle. Quant aux dimensions de personnalité, chères aux recherches sur la compétence interculturelle, elles apparaissent plutôt comme des ressources dont l'individu dispose pour réaliser avec plus ou moins de bonheur les attentes et les objectifs qu'il s'est donnés dans l'interaction avec l'Autre (en fonction notamment de sa conception de la différence), interaction qui se déroule elle-même dans un contexte plus ou moins difficile (notamment de par les attentes des partenaires de la relation) et exigeant donc plus ou moins de compétences de communication de la part des interactants.

L'élément le plus intéressant (et qui sera développé dans la suite de cet article) qui ressort de l'analyse des données est la résistance de presque tous les adolescents interrogés à parler de différences culturelles entre Romands et Alémaniques, affirmant que «nous sommes tous des Suisses», tout en prétendant les différences «enrichissantes». Certes, le souci de parler favorablement de la Suisse alémanique et des Alémaniques n'est pas étonnant de la part de jeunes qui ont fait la démarche d'y faire un échange, se démarquant ainsi d'un contexte culturel romand où il n'est pas rare d'exprimer des préjugés défavorables envers le groupe linguistique majoritaire. Mais ce souci de parler favorablement de l'Autre, de produire un discours *interculturally correct*, a révélé quelque chose de bien plus fondamental que le simple problème méthodologique de la désidérabilité sociale qui affecte toute recherche sur les stéréotypes et les préjugés.

Car lorsque l'on y réfléchit bien, on se retrouve dans le même désarroi que ces jeunes: les réponses socialement désirables sur la question de la différence sont fondamentalement contradictoires car elles tentent l'impossible synthèse entre la diversité («nos différences sont une richesse») et l'unité («nous sommes tous semblables»). Ou en d'autres mots: oui à la diversité, mais non à la différence. Ce désarroi se lit par exemple dans cet extrait d'entretien avant l'échange avec une participante:

*«(...) on est tous différents, donc chaque personne étant différente, on devrait aller vers tout le monde pour s'ouvrir, pour être enrichi justement. Mais si on parle plus spécifiquement de la Suisse, il n'y a pas à faire des différences entre le Suisse romand et le Suisse alémanique, parce que sinon*



*on pourrait faire un canton de chaque personne qui vit en Suisse.» (Astrid, 16 ans)*

Ainsi, le discours *interculturally correct* que cherchent à produire la majorité des répondants repose sur deux stratégies argumentatives dont la combinaison produit un discours contradictoire. La première stratégie est de minimiser voire de nier les différences entre Romands et Alémaniques, celles-ci étant perçues comme une menace pour la vie en commun. Les répondants favorisent alors une perception individualisée, qui veut considérer chaque individu pour soi et refuse que l'on puisse généraliser des caractéristiques à un ensemble d'individus. La deuxième stratégie au contraire valorise les différences qui sont alors présentées comme un enrichissement et qu'il faudrait donc accepter et même encourager. Cette deuxième stratégie demande une perception catégorielle, c'est-à-dire que le répondant reconnaît l'existence de groupes (de catégories) qui réunissent des individus partageant un certain nombre de qualités communes.

Outre le problème de la contradiction qui résulte de leur utilisation conjointe, chacune de ces stratégies comporte un risque: tout d'abord, la stratégie de valorisation de l'exogroupe peut conduire à dévaloriser l'endogroupe et ainsi à adopter une attitude devant la différence culturelle que Bennett (1994) appelle le «renversement». Cette attitude est très marquée dans le discours d'une autre participante (17 ans), qui revient enchantée de son séjour en Suisse alémanique et parle avec beaucoup d'enthousiasme de la Suisse alémanique et de ses habitants. Mais cette forte valorisation des uns se fait au prix d'une dévalorisation voire d'un mépris affiché envers les autres, en l'occurrence son propre endogroupe, les Romands. La valorisation de l'Autre au prix de la dévalorisation de l'endogroupe constitue probablement une étape dans le processus de la découverte de la diversité, mais elle met en danger le sentiment d'estime de soi (qui dépend de façon importante de l'identité sociale) et ne peut assurément pas être considérée comme une attitude d'ouverture viable envers la différence culturelle.

Quant à la stratégie de minimisation des différences, la plus fréquemment utilisée par les répondants, elle bénéficie souvent d'une certaine aura d'ouverture et de «tolérance»<sup>6</sup>. Pourtant elle se révèle particulièrement problématique pour la réalisation de l'apprentissage interculturel, qui est défini de la façon suivante par Thomas (1988):

*L'apprentissage interculturel a lieu lorsqu'une personne s'efforce, dans le contact avec des personnes d'une autre culture, de comprendre leur*

---

<sup>6</sup> Ce terme est d'ailleurs particulièrement problématique par rapport au traitement de la différence qu'il suppose: si la différence est acceptée, elle est néanmoins tenue à distance.

*système d'orientation particulier en ce qui concerne la perception, la réflexion, l'évaluation et l'action; de l'intégrer dans son propre système culturel d'orientation et de l'appliquer dans sa réflexion et ses actes dans le champ d'action culturel étranger. L'apprentissage interculturel demande, en plus de la compréhension du système d'orientation culturel étranger, une réflexion sur son propre système d'orientation culturel. L'apprentissage interculturel est atteint lorsqu'une synthèse est réalisée entre les systèmes d'orientations culturels divergents, synthèse qui permet l'action fructueuse dans sa propre culture comme dans la culture autre.<sup>7</sup> (Thomas, 1988, p. 46-47)*

En effet, en considérant qu'il est malsain de parler de différences culturelles entre Romands et Alémanique (comme entre tous groupes humains), et que tous appartiennent au même groupe des Suisses (ou à la même espèce humaine) au sein duquel il s'agit de ne pas faire de différences mais au contraire de considérer chaque individu pour soi, dans son originalité propre, les répondants rendent impossible l'objectif même qui est généralement donné aux programmes d'échange: la découverte d'une autre culture et la promotion d'une meilleure compréhension interculturelle. Ainsi, plusieurs répondants affirment n'avoir aucune représentation de la Suisse alémanique et de ses habitants avant l'échange, et ils prétendent n'en avoir pas non plus après l'échange. La minimisation de la différence n'est ainsi pas favorable à la découverte de l'Autre car elle aboutit au tabou de la différence qui émousse la capacité d'observation. En n'étant pas différent, l'Autre devient indifférent et donc inintéressant. Comment dès lors parler d'échange culturel si la différence, inhérente à la notion même de culture, est tabou ? Comment promouvoir la compréhension interculturelle sur la base de l'indifférenciation et de l'indifférence ?

## **Les contradictions du discours public et scientifique sur la différence**

Il est frappant de voir le malaise des répondants par rapport à la question de la différence culturelle. Force est de constater que ce malaise se retrouve également dans le discours public sur la différence, en Suisse (Du Bois, 1983, 1999; Windisch, 1983; 1992) tout comme ailleurs (voir par exemple les analyses de Taguieff, 1988; et de Wieviorka, 1996). Et il faut bien admettre que les modèles de la communication interculturelle, pourtant complexes comme les théories CAT et AUM, ne nous aident pas à penser la différence.

---

<sup>7</sup> Ma traduction.

Au contraire, on retrouve dans les théories de la communication interculturelle les mêmes ambiguïtés que dans le discours des répondants. Les théories CAT et AUM apparaissent elles-mêmes mal à l'aise avec la question de la différence culturelle qui est avant tout présentée (même si cela n'est pas explicite) comme un problème, menaçant la bonne entente entre les interactants. Ceci provient probablement du fait que ces théories ont été élaborées dans des contextes interculturels où la différence culturelle était importante et où ce que l'on craignait était avant tout la réaction de rejet de l'Autre par peur de sa différence, et non pas le refus de prendre en compte la dimension culturelle qui prêterait l'apprentissage interculturel.

En effet, les théories de la communication interculturelle se préoccupent plus de ce qui peut menacer la bonne entente entre les interactants que de la qualité de l'apprentissage interculturel généré par l'interaction, deux objectifs qui ne vont pas forcément de pair. Comme l'ont montré plusieurs études de cas et comme le rappelle Müller (1993), l'idéal de communication harmonieuse est défavorable à l'apprentissage interculturel car il conduit à une relation superficielle et à une implication minimale dans la relation, afin d'éviter tout désaccord qui impliquerait la constatation de différences. Mais la stratégie de minimisation des différences n'est pas un problème aux yeux des auteurs des modèles de la communication interculturelle car elle peut permettre de préserver une bonne entente entre les interactants qui éviteront ainsi d'aborder les sujets dérangeants. Ce n'est que lorsque l'on se préoccupe de la qualité de l'apprentissage interculturel, dans un objectif d'entente non plus de surface mais de véritable compréhension de l'Autre, que la minimisation des différences devient problématique.

L'ambiguïté des théories AUM et CAT à propos de la différence culturelle leur vient de la Théorie de l'identité sociale (Tajfel, 1978), qui d'une part associe la perception catégorielle (donc la prise en compte des caractéristiques culturelles) au conflit et semble donc privilégier la perception individualisée afin de sauvegarder l'harmonie de la relation, et, d'autre part, qui insiste sur la nécessité de reconnaître également les identités sociales et culturelles (donc d'adopter une perception catégorielle), car celles-ci sont indispensables à une estime de soi positive.

C'est cette difficulté à articuler l'individuel et le collectif qui fait de la conception de la différence la problématique centrale de la dynamique interculturelle. En effet, la rencontre interculturelle nous plonge dans le désarroi car elle est paradoxale en nous demandant de reconnaître l'Autre à *la fois* comme semblable et différent, et ceci à *la fois* dans sa dimension singulière d'individu comme dans sa dimension collective de membre de groupes sociaux. Il s'agit du paradoxe fondamental du projet interculturel: l'unité dans la diversité, qui demande de respecter l'unité du genre humain (principe *individuo-*

*universaliste*<sup>8</sup> de non-différenciation) autant que sa diversité (principe *tradition-communautariste*<sup>9</sup> différentialiste). D'après Markus et Kitayama (1994), cette difficile articulation entre le collectif et l'individuel serait particulièrement problématique pour les sociétés (et les théories scientifiques !) occidentales, alors que les conceptions orientales parviendraient bien mieux à concevoir ensemble l'individuel et le collectif (voir aussi Maalouf, 1998).

## **A la recherche de modèles pour penser la différence culturelle**

Il s'avère ainsi indispensable de repenser les modèles de la communication interculturelle sous l'angle de la conception de la différence culturelle, non pas pour qu'ils résolvent le paradoxe unité - diversité, inhérent à la dynamique interculturelle, mais pour qu'ils aident à le penser. En effet, les théories de la dynamique interculturelle ne peuvent esquisser cette problématique comme le font les théories AUM et CAT.

En quelque sorte, on pourrait dire que les travaux sur la communication interculturelle - et encore plus ceux sur la compétence interculturelle - vont trop vite en besogne et cherchent des réponses à des questions qui découlent d'une problématique centrale encore irrésolue. Lorsque cette première étape sera accomplie, il n'est pas exclu que des questions comme celle des compétences interculturelles redeviennent intéressantes, à la condition toutefois que l'on considère les compétences de tous les partenaires de l'interaction ainsi que le contexte de l'interaction et ses enjeux. Mais plutôt que de s'interroger sur les compétences qui permettent de surmonter (ou d'esquiver) les difficultés de la communication en contexte interculturel, il s'agirait de réfléchir aux compétences qui permettent aux individus de mieux gérer l'expérience de la différence culturelle et de ses contradictions. Des compétences comme l'empathie, la tolérance de l'ambiguïté, la «fonction méta» (Demorgon, 1989) ainsi que les compétences de négociation et de projection dont parle Manço (1999) y trouveraient probablement une place importante, sans oublier l'estime de soi et le *locus of control* qui sont déjà apparues comme des dimensions prometteuses lors de l'observation de ces échanges en Suisse alémanique.

Dans cet effort pour penser la complexité de la dynamique interculturelle, les recherches conduites dans le cadre de l'Office franco-allemand de la jeunesse (OFAJ) (Colin & Müller, 1996; Ladmiral & Lipiansky, 1989; Müller, 1993; Müller, Demorgon & Nicklas, 1993; OFAJ, 1989) présentent un intérêt particulier, dont notamment les réflexions de Demorgon (1996;1998) sur la «logique des antagonismes» comme unité - diversité,

---

<sup>8</sup> et <sup>9</sup> Selon les termes de Taguieff (1988, p. 18).

fermeture - ouverture, continuité - changement. Contrairement aux modèles de la communication interculturelle, les différents auteurs ayant travaillé dans le contexte de l'OFAJ abordent de front le tabou de la différence et la peur du conflit; ils dénoncent l'attitude qualifiée d'angélisme interculturel qui déclare les différences enrichissantes mais refuse de les thématiser par peur de leur dimension potentiellement conflictuelle, faisant de la rencontre interculturelle un exercice superficiel de diplomatie dans lequel ne s'exerce qu'une fausse politesse internationale (Herfray, sans date) et non une authentique découverte de l'Autre.

## Conclusion

En cherchant à saisir la dynamique interculturelle à travers l'expérience de jeunes Romands en échange en Suisse alémanique, cette recherche a pu montrer l'intérêt que présentent les modèles de la communication interculturelle qui se sont développés aux Etats-Unis et qui sont encore mal connus dans les pays francophones. Mais d'autre part, la nécessité pour ces modèles de clarifier leur position par rapport à la question de la conception de la différence culturelle a également été mise en évidence. Une réflexion sur les objectifs de l'interaction interculturelle se révèle nécessaire: vise-t-on la satisfaction des acteurs (qui peuvent n'avoir pour objectif qu'une harmonie de surface) ou une interaction authentique avec l'Autre, avec toutes les remises en question et décentrations que cela suppose ?

En tout état de cause, mettre à l'épreuve des théories dans un contexte (inter)culturel différent de celui dans lequel elles avaient été conçues est sans nul doute une démarche féconde, car cela permet de critiquer les implicites culturels des théories tout en apportant un regard nouveau sur le contexte étudié. En particulier, le contexte des relations entre Romands et Alémaniques, dans lequel l'attitude devant la différence culturelle est bien différente de celle prévalant aux Etats-Unis, a permis de mieux apprécier les enjeux contradictoires de la dynamique interculturelle.

## Bibliographie

Abdallah-Pretceille, M., & Camilleri, C. (1994). La communication interculturelle. In C. Labat & G. Vermès (Ed.), *Cultures ouvertes, sociétés interculturelles. Du contact à l'interaction* (pp. 47-51). Paris: L'Harmattan.

---

- Abdallah-Pretceille, M., & Porcher, L. (1996). *Education et communication interculturelle*. Paris: PUF.
- Abdallah-Pretceille, M., & Porcher, L. (Ed.). (1999). *Diagonales de la communication interculturelle*. Paris: Anthropos.
- Bennett, M. J. (1994). Towards ethnorelativism: a developmental model of intercultural sensitivity. In R. M. Paige (Ed.), *Education for the intercultural experience* (pp. 21-71). Yarmouth ME: Intercultural Press.
- Berger, C. R., & Calabrese, R. (1975). Some explorations in initial interactions and beyond: Toward a developmental theory of interpersonal communication. *Human Communication Research*, 1, 99-112.
- Berry, J. (1999). Acculturation et adaptation. In M.-A. Hily & M.-L. Lefebvre (Ed.), *Identité collective et altérité. Diversité des espaces / spécificité des pratiques* (pp. 177-196). Paris: L'Harmattan.
- Camilleri, C. (1989). La communication dans la perspective interculturelle. In C. Camilleri & M. Cohen-Emerique (Ed.), *Chocs de cultures: concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* (pp. 363-398). Paris: L'Harmattan.
- Chen, G.-M., & Starosta, W. J. (1996). Intercultural communication competence: a synthesis. In B. B. Burleson (Ed.), *Communication Yearbook* (Vol. 19, pp. 353-383). Thousand Oaks: Sage.
- Colin, L., & Müller, B. (Ed.). (1996). *La pédagogie des rencontres interculturelles*. Paris: Anthropos.
- Coupland, N., & Jaworski, A. (1997). Relevance, accommodation, and conversation: modeling the social dimension of communication. *Multilingua*, 16, 235-258.
- Demorgon, J. (1989). *L'exploration interculturelle. Pour une pédagogie internationale*. Paris: Armand Colin.
- Demorgon, J. (1996). *Complexité des cultures et de l'interculturel*. Paris: Anthropos.
- Demorgon, J. (1998). *L'histoire interculturelle des sociétés*. Paris: Anthropos.
- du Bois, P. (1983). Mythe et réalité du fossé pendant la Première Guerre mondiale. In P. du Bois (Ed.), *Union et division des Suisses. Les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois aux XIXe et XXe siècles* (pp. 65-91). Lausanne: Editions de l'Aire.

- du Bois, P. (1999). *Alémaniques et Romands, entre unité et discorde. Histoire et actualité*. Lausanne: Favre.
- Duttweiler, P. C. (1984). The internal control index: a newly developed measure of locus of control. *Educational and Psychological Measurement*, 44, 209-221.
- Ellul, J. (1993). Rôle de la communication dans une société pluriculturelle. In L. Sfez (Ed.), *Dictionnaire critique de la communication* (Vol. 1, pp. 494-500). Paris: PUF.
- Furnham, A., & Bochner, S. (1986). *Culture shock: Psychological reactions to unfamiliar environments*. London: Methuen.
- Gallois, C., Giles, H., Jones, E., Cargile, A. C., & Ota, H. (1995). Accomodating to intercultural encounters. Elaborations and extensions. In R. L. Wiseman (Ed.), *Intercultural communication theory* (Vol. 29, pp. 115-147). Thousand Oaks: Sage.
- Giles, H. (1973). Accent mobility: A model and some data. *Anthropological Linguistics*, 15(2), 87-105.
- Grove, C. L., & Torbiörn, I. (1985). A new conceptualization of intercultural adjustment and the goals of training. *International Journal of Intercultural Relations*, 9, 205-233.
- Gudykunst, W. B. (1991). *Bridging Differences. Effective Intergroup Communication*. Newbury Park: Sage.
- Gudykunst, W. B. (1993). Toward a theory of effective interpersonal and intergroup communication. An anxiety/uncertainty management perspective. In R. L. Wiseman & J. Koester (Ed.), *Intercultural communication competence* (Vol. XVII, pp. 33-71). Newbury Park: Sage.
- Gudykunst, W. B. (1995). Anxiety / Uncertainty Management (AUM) Theory. Current status. In R. L. Wiseman (Ed.), *Intercultural Communication Theory* (Vol. 29, pp. 8-58). Thousand Oaks: Sage.
- Gudykunst, W. B., Ting-Toomey, S., & Nishida, T. (Ed.). (1996). *Communication in personal relationships across cultures*. London: Sage.
- Hall, E. T. (1978). *La dimension cachée*. (1e édition en anglais: 1966, New York: Doubleday ed.). Paris: Seuil.
- Hall, E. T. (1979). *Au-delà de la culture*. (1e édition en anglais: 1976, New York, Doubleday ed.). Paris: Seuil.

- Hall, E. T. (1984). *La danse de la vie. Temps culturel, temps vécu*. (1<sup>e</sup> édition en anglais: 1983, New York: Double Day ed.). Paris: Seuil.
- Herfray, C. (sans date). *Wider die falsche internationale Höflichkeit. Notizen zu einem Begegnungs prozess* (Traduit du français). (Vol. 4). Tiré le 19.11.98 du World Wide Web: <http://www.dfjw.org/paed/arbeitstexte.html>.
- Imahori, T. D., & Lanigan, M. L. (1989). Relational model of intercultural communication competence. *International Journal of Intercultural Relations*, 12, 233-246.
- Kealey, D. J. (1989). A study of cross-cultural effectiveness: theoretical issues, practical applications. *International Journal of Intercultural Relations*, 13, 397-428.
- Koester, J., & Olebe, M. (1988). The Behavioral Assessment Scale for Intercultural Communication Effectiveness. *International Journal of Intercultural Relations*, 12, 233-246.
- Ladmiral, J.-R., & Lipiansky, E. M. (1989). *La communication interculturelle*. Paris: Armand Colin.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris: Grasset.
- Manço, A. (1999). *Intégration et identités. Stratégies et positions des jeunes issus de l'immigration*. Paris, Bruxelles: De Boeck.
- Markus, H. R., & Kityama, S. (1994). A collective fear of the collective: implications for selves and theories of selves. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 20, 568-579.
- Martin, J. N. (1989). Behavioral categories of intercultural communication competence: everyday communicator's perceptions. *International Journal of Intercultural Relations*, 13, 303-332.
- Müller, B. (1993). Apprendre les différences - vivre les différences. In B. Müller, J. Demorgon, & H. Nicklas (Ed.), *Evaluation des rencontres internationales. Première mise en perspective du problème des méthodes d'évaluation dans le domaine des apprentissages interculturels*. Textes de travail DFJW / OFAJ: Tiré le 19.11.98 du World Wide Web: <http://www.dfjw.org/paed/arbeitstexte.html>.
- Müller, B., Demorgon, J., & Nicklas, H. (1993). *Evaluation des rencontres internationales. Première mise en perspective du problème des méthodes d'évaluation dans le domaine des apprentissages interculturels*. (Textes de travail DFJW / OFAJ n°12). Tiré le 19.11.98 du World Wide Web: <http://www.dfjw.org/paed/arbeitstexte.html>.



- OFAJ. (1989). *L'OFAJ et les explorations interculturelles: des recherches qui ouvrent de nouvelles perspectives en Europe*. (Textes de travail DFJW / OFAJ n°8). Paris, Bad Honnef: OFAJ.
- Ogay, T. (sous presse). *De la compétence à la dynamique interculturelle. Théories de la communication interculturelle et échanges de jeunes entre Suisse romande et alémanique*. Berne: Peter Lang.
- Porcher, L. (1994). La communication interculturelle au carrefour des générations. In C. Labat & G. Vermes (Ed.), *Cultures ouvertes, sociétés interculturelles. Du contact à l'interaction* (pp. 52-61). Paris: L'Harmattan.
- Rosenberg, M. (1965). *Society and the adolescent self-image*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Rotter, J. B. (1966). Generalized expectancies for internal versus external control of reinforcement. *Psychological Monographs*, 80(609), (whole n°609).
- Ruben, B. D., & Kealey, D. J. (1979). Behavioral assessment of communication competency and the prediction of cross-cultural adaptation. *International Journal of Intercultural Relations*, 3, 15-47.
- Shepard, C. A., Giles, H., & Le Poire, B. A. (in press). Communication Accommodation Theory: 25 years of propositions. In W. P. Robinson & H. Giles (Ed.), *The new handbook of language and social psychology*. New York: Wiley.
- Spitzberg, B. H. (1994). A model of intercultural communication competence. In L. A. Samovar & R. E. Porter (Ed.), *Intercultural communication. A reader* (7 ed., pp. 347-359). Belmont CA: Wadsworth.
- Taguieff, P.-A. (1988). *La force du préjugé: essai sur le racisme et ses doubles*. Paris: La Découverte.
- Tajfel, H. (Ed.). (1978). *Differentiation between social groups*. London: Academic Press.
- Thomas, A. (1988). Interkulturelles Lernen im Schüleraustausch. *SSIP Bulletin*, 58.
- Ting-Toomey, S. (1993). Communicative resourcefulness. An identity negotiation perspective. In R. L. Wiseman & J. Koester (Ed.), *Intercultural communication competence* (Vol. XVII, pp. 72-111). Newbury Park: Sage.
- Wieviorka, M. (Ed.). (1996). *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*. Paris: La Découverte.

- Williams, A., Giles, H., Coupland, N., Dalby, M., & Manasse, H. (1990). The communicative contexts of elderly social support and health: a theoretical model. *Health communication*, 2(3), 123-143.
- Windisch, U. (1983). D'un fédéralisme entropique à un fédéralisme de la complexité active. Dimensions culturelles des relations entre majoritaires et minoritaires. Le cas du Jura. In P. du Bois (Ed.), *Union et division des Suisses. Les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois aux XIXe et XXe siècles* (pp. 213-229). Lausanne: Editions de l'Aire.
- Windisch, U. (1992). *Les relations quotidiennes entre Romands et Suisses allemands: les cantons bilingues de Fribourg et du Valais*. Lausanne: Payot.
- Winkin, Y. (1987). Le développement de la "communication interculturelle" aux Etats-Unis: un aperçu critique. *Les Cahiers de SIETAR-France*, 2, 3-13.